

que nous aimons, vivre par l'éclat de nos œuvres, vivre par le souvenir de nos bienfaits, vivre malgré l'austère expérience qui nous rappelle chaque jour que nous devons mourir. Eh oui, nous devons mourir ; et l'horreur que nous cause cette pensée, et la lutte formidable qui s'engage, pendant les quelques jours de notre existence terrestre, entre la vie et la mort, est une preuve invincible qu'il y a en nous une puissance réfractaire à la destruction.

La pâle ennemie du genre humain, malgré la sûreté de ses coups, ne peut nous arracher l'aveu de son triomphe ; à l'heure même où elle frappe, une voix ironique siffle en nous sa victoire, et s'écrie : Je ne mourrai pas tout entier. *Non omnis moriar.*

Depuis le jour où l'homme prévaricateur s'est courbé sous le poids de cette sentence : Tu mourras de mort, *morte morieris*, il a protesté, par des actes publics autant que par ses convictions intimes, contre la pensée que tout pouvait finir pour lui au tragique événement qui sépare les deux éléments de sa nature. Chez tous les peuples, nous rencontrons, près du dogme de la vie future, le culte des tombeaux, culte touchant et plein de révélations pour qui sait interpréter les actes publics de l'humanité religieuse, culte dans lequel les grandes et nobles âmes ont toujours vu la preuve évidente de notre immortalité. Car pourquoi ces honneurs rendus à une chair qui se pourrit, à des os arides, à une cendre stérile, si l'homme n'est intimement persuadé qu'une flamme incorruptible survit, et plane sur les tristes restes de ce qui fut notre corps ? Et d'où vient cette persuasion contre tous les enseignements de l'expérience, sinon d'une révélation divine, ou du moins du naturel désir d'être toujours que nourrit le cœur humain ? Et quand tout est sincère et véridique dans les mouvements spontanés

d'une nature, comment celui-là serait-il un mensonge ?

J'interroge mon corps et je n'en reçois que des réponses de mort ; j'interroge la religion des peuples et je n'en reçois que des réponses de vie. Je lis mon immortalité dans les vastes nécropoles où les morts, respectueusement rangés, attendaient de la terre la visite suprême de la postérité ; du ciel, la visite du grand Dieu qui devait les juger. Je lis mon immortalité dans les grottes funéraires au fond desquelles coulait le sang des sacrifices. Je lis mon immortalité dans les arbres gigantesques des forêts américaines dont les branches flexibles agitent doucement les sépulcres des sauvages, comme les bras de mères les berceaux d'enfants endormis. Je lis mon immortalité dans les superbes mausolées qui demandent aux passants un souvenir et une prière pour ceux qui ne sont plus. Je lis mon immortalité dans les humbles tertres dont une main pieuse vient renouveler les fleurs et les couronnes ; les fleurs qui disent au mort de la part du vivant : Je t'aime toujours, au vivant de la part du mort : Respire toujours le parfum de mon amour ; les couronnes qui disent à l'humanité tout entière : Dans le duel de la vie et de la mort, le vainqueur n'est pas celui qu'on pense.

Respectez les tombeaux, c'est le livre du peuple. De ses mains naïves il en écrit les pages les plus touchantes, et en reçoit en échange des leçons salutaires qu'aucun enseignement ne peut remplacer. Malheur à vous, si vous sacrifiez à l'hygiène du corps, l'hygiène de l'âme, vous pourrez apprendre à vos dépens ce que c'est qu'un peuple qui oublie ses tombeaux.

Mais non, j'ai foi dans le cœur du peuple ; il n'oubliera pas ses chers cimetières. Si loin que vous les exiliez, il prendra sur son pain pour aller les visiter et les fleurir encore, pour y ap-